

HISTOIRE DE GUERIR



SERGEN

JEAN-BAPTISTE MAINGUY

Je suis né à Montpellier le 19 septembre 1996 dans une famille relativement aisée. Mon père était professeur de droit et avocat, ma mère était institutrice. J'ai un frère aîné, Paul, et deux cadets, Marie et Raphaël. J'ai vécu une enfance heureuse, entre Montpellier et Vannes, où vivait mon grand-père, un ancien commando marine, alternant les séances de cinéma avec mon père et les parties de paintball avec Benoît, mon meilleur ami, onze jours après moi.

Le divorce de mes parents n'a pas eu d'impact majeur sur ma scolarité. J'étais un bon élève, qui n'avait pas besoin de travailler pour avoir de bonnes notes dans les matières scientifiques, ce qui me laissait beaucoup de temps pour les loisirs, en particulier les jeux en ligne qui sont devenus une véritable passion. J'ai intégré la communauté role play et endossé le rôle de Sharpe, un justicier qui n'hésite pas à semer le chaos autour de lui. C'est ce que je me suis amusé à faire avec un groupe d'amis en ravageant le forum d'un jeu dont nous avions été bannis. Et puis Sharpe, c'est aussi celui qui est affûté, comme le sharpshooter, le tireur d'élite...

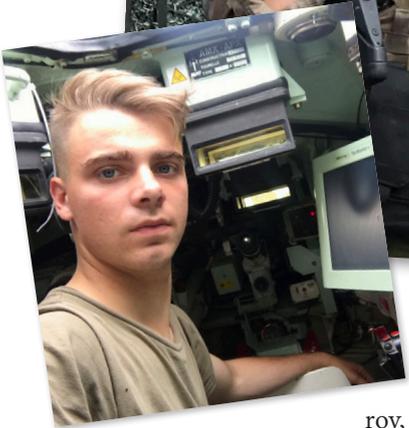
Malgré mon grand-père, malgré le paintball, malgré les films de guerre, je ne pensais pas m'engager dans l'armée quand j'avais dix-huit ans. Je me suis inscrit à la faculté de droit mais j'ai arrêté au bout d'un semestre

car je n'appréciais pas l'ambiance « fils à papa » qui y régnait. Sur les conseils de mon père, je suis allé courir pour trouver ma voie... Mes pas m'ont mené au centre de recrutement de l'armée de terre. Ma vocation, qui était sourde et silencieuse jusqu'alors, s'est réveillée au grand jour.

Ma vocation, qui était sourde et silencieuse jusqu'alors, s'est réveillée au grand jour

J'ai fait la connaissance de l'adjudant Moreno qui a senti que j'avais du potentiel mais qui m'a demandé de me renseigner sur l'armée et de savoir courir un semi-marathon avant de m'engager, ce qui a retardé mon entrée dans l'armée de six mois. Je ne lui en ai pas voulu car c'est grâce à cela que je suis sorti avec de bonnes notes du CSO de Lyon.

L'école des sous-officiers de Saint-Maixent reste à ce jour mon meilleur souvenir. Tout d'abord parce que contrairement à ce que je craignais, je n'ai pas trop souffert physiquement, y compris pendant les ERAF (exercices de restitution avec fatigue) qui étaient parfois assez comiques ou pendant le stage commando



dont j'étais un des moteurs physiques. Ensuite parce que j'ai fait de belles rencontres, les EVSO (engagés volontaire sous-officiers) Tony et Leroy, l'adjudant-chef Vaury qui m'a poussé à aller au bout et surtout notre chef d'escadron, un ancien des forces spéciales, qui fut mon parrain de galon. Enfin parce que j'ai beaucoup appris sur moi. J'ai appris que j'étais quelqu'un de généreux, qui peut charger son sac avec deux packs de coca pour les distribuer pendant les longues marches, quelqu'un qui n'abandonne pas et qui aide les autres à se dépasser. J'ai compris que Jean-Baptiste et Sharpe ne faisaient qu'un. J'ai intégré le 1^{er} RIMA à ma sortie de Saint-Maixent. Au début, j'ai eu du mal car un régiment ne s'arrête pas pour vous laisser le temps de prendre vos marques mais j'ai gardé un excellent souvenir de mon premier tir au char. Nous sommes partis à Djibouti pour une mission de quatre mois et c'est là, lors de ma première patrouille, que j'ai été blessé.

J'ai essayé d'afficher mon plus beau sourire pour la dernière cavalcade

Nous étions partis à la frontière de l'Éthiopie mais notre GBC s'était ensablé. Laissant les autres le désensabler, nous avons poursuivi notre mission à vive allure. Ma jeep a pris une bosse et fait cinq tonneaux. J'ai été éjecté du véhicule. Mon bassin a tapé contre la rambarde. Il s'est explosé en deux, ainsi que mon coccyx et trois vertèbres. Et un bout de bassin est venu sectionner l'artère fémorale de ma jambe gauche.

Très vite, les Djiboutiens ont appelé les secours. Très vite, l'hélicoptère est arrivé. Très vite, j'ai été rapatrié. Mais je ne me souviens de rien. Je me souviens vaguement du dispositif en rond autour de moi, de mon capitaine qui me rassure quand je lui dis que j'ai peur de mourir, de mon GPS qui est resté bloqué sur les coordonnées de l'accident. C'est alors qu'ils m'ont sédaté. C'était le 11 novembre 2018.

J'ai appris plus tard qu'ils avaient essayé de me mettre une prothèse artérielle mais qu'elle avait explosé dans l'avion qui me ramenait en France. Quelques heures plus tard, j'étais amputé. Ils n'avaient pas le choix.

Je suis resté deux mois et demi dans le coma. C'est une expérience irréelle, dont je pourrais parler pendant des heures. Si je devais la résumer, je dirais que je ressens et je comprends ce qui se passe autour de moi mais comme mon cerveau est sous kétamine – un dérivé du LSD – je réinterprète tout différemment. Je vois mes parents à mon chevet (ils ont mis leurs vies entre parenthèse pendant six mois), j'entends les chirurgiens s'inquiéter de mon sort. Mais ma perception du temps est altérée. Quand je me suis réveillé, j'ai cru que cette expérience avait duré cinq ans !

Je me suis senti mourir. J'ai entendu mon médecin annoncer qu'il n'avait qu'un remède miracle pour deux personnes et je me suis entendu lui répondre que je me sacrifiais pour cette inconnue. Je ne me voyais pas dire non. Alors j'ai essayé d'afficher mon plus beau sourire pour la dernière cavalcade. Et puis je les ai entendu dire que je livrais un beau combat, que j'étais en train de courir un marathon. Cela m'a encouragé. J'ai fait la course de ma vie, la course pour ma vie jusqu'au moment où ils ont annoncé que j'étais hors de danger.

La rééducation a été longue et pénible. J'ai été opéré tous les jours pendant un mois et demi à cause des maladies rares qui rodent dans le sable de Djibouti. J'ai perdu 30 kilos, moi qui étais déjà assez sec. J'ai senti l'horrible douleur du membre fantôme. J'ai été formidablement soutenu par ma famille. J'ai reçu quelques visites qui m'ont fait du bien, notamment celle du CEMAT.

Il y a un écriteau devant la 211^{ème} section à Saint-Maixent qui dit : la vie est dure et injuste. On l'apprend plus ou moins durement. Je sais que je ne vais plus courir. C'est triste mais c'est comme ça. Car je sais aussi que j'ai été capable de me sacrifier pour une inconnue et je sais que je le referais.

